

Essai

Number 91, Summer 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19213ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2003). Review of [Essai]. *Nuit blanche*, (91), 40–56.

Gilles Marcotte
LES LIVRES ET LES
JOURS (1983-2001)
 Boréal, Montréal, 2002,
 283 p. ; 22,95 \$

Depuis plus de quarante ans, Gilles Marcotte recense et questionne – en même temps qu'il l'alimente – la littérature de chez nous. Mais chez nous, semble-t-il se demander, qu'est-ce devenu ? « Une fête toujours proche de la fin, l'annonçant, l'appelant peut-être », la maison immense qu'est le catholicisme, « où l'on trouve de tout. Sa faiblesse et sa grandeur. Son humanité » ou, matérielles et aurorales, les œuvres ressasées, immortelles de Saint-Denys Garneau, René Char, Jacques Brault, *L'Art de la fugue* de Jean-Sébastien Bach, les quatuors de Beethoven ?

L'habitat de celui qui a donné, au Québec du moins et à l'instar d'un Blanchot en France, sa résonance la plus rigoureuse au mot critique, la demeure de cet homme envers le tumulte, son logis de fortune à une époque bien pauvre en mots et trop pleine d'images, c'est la littérature, on le sait. Mais soupçonne-t-on combien l'auteur d'*Une littérature qui se fait* s'est nourri, au fil des ans, de correspondances avec les amis poètes, des échappées *mélomaniaques* hors du temps qui est le nôtre, d'un dialogue avec la foi qui n'admettra aucune complaisance ? Résistant, dans le « monde où [il] vi[t], où le matraquage des médias électroniques s'exerce à plein, où tout se veut immédiat, familier, sans écart », à un génocide culturel qu'il ne subit pas sans effroi, Gilles

Marcotte porte en offrande, dans *Les livres et les jours*, cette volonté épique qu'il nomme lui-même, trop modestement, « une petite vertu de résistance ». Pressentir la part d'ombre et de mémoire mais aussi la volupté et les quelques bribes d'extase qui traversent ces *moments fragiles*, c'est tâter le pouls d'un penseur infatigable, peut-être l'un des plus tenaces qu'aura connu notre pays.

Catherine Morency

Laure Conan
J'AI TANT DE SUJETS
DE DÉSESPOIR
CORRESPONDANCE,
1878-1924
 Varia, Montréal, 2002,
 480 p. ; 36,95 \$

Les critiques et les essayistes ont depuis longtemps tracé de Laure Conan (pseudonyme de Félicité Angers, 1845-1924) le portrait d'une femme timide, généreuse, à la moralité irréprochable. Ils ont tout naturellement mis aussi en relief sa situation particulière de première écrivaine de la littérature québécoise et, partant, l'opiniâtreté dont elle a dû faire preuve, sa vie durant, pour s'adonner à l'écriture. Aujourd'hui, la publication de la correspondance complète de l'auteure, assortie de lettres de tiers, vient préciser cette image méliorative qui sourd de nouveau en filigrane de la préface et de l'introduction qui l'accompagnent.

Au risque toutefois d'égratigner quelque peu cette perception toute sympathique, il faut dire que plusieurs missives révèlent des traits moins flamboyants, que Maurice Lemire avait déjà subodorés



haines avouées... On soupèsera tout particulièrement de ce point de vue la ténacité rancunière avec laquelle elle s'adresse sept fois à un prêtre ami pour dénoncer la « vulgarité insupportable » du curé de La Malbaie.

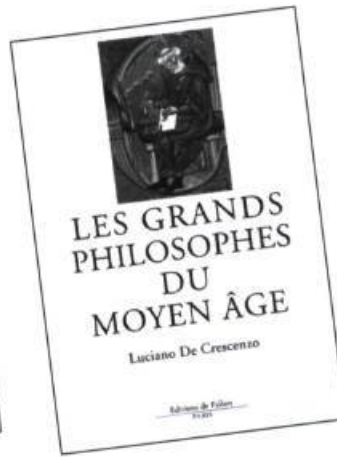
Pour les historiens de la littérature, le principal apport de ces lettres correctement écrites, sans plus – l'éditeur parle abusivement d'une « plume inimitable » (quatrième de couverture) –, est moins la révélation d'un personnage somme toute humain, avec ses qualités et ses défauts, que la découverte, grâce à une abondante annotation infrapaginale, d'une foule de détails entourant la genèse, l'édition, la réception et la fortune de plusieurs œuvres de Laure Conan. Jean-Noël Dion a de surcroît enrichi sa publication d'index, de listes, de tableaux et de documents (photographiques et bibliographiques) qui la rendent désormais incontournable.

Jean-Guy Hudon

Albert Camus
CAMUS À COMBAT
 Gallimard, Paris, 2002,
 748 p. ; 58 \$

Aussi précise que discrète, Jacqueline Lévi-Valensi voue à Albert Camus et à son journalisme ardent une admiration que l'on comprend. La vigilance avec laquelle elle scrute l'époque sur laquelle agissent les 165 articles réunis dans *Camus à Combat*, le tact qu'elle investit dans l'identification des proches et des cibles, tout cela donne accès à une conscience à la fois ouverte sur l'éternel humain et immergée dans la dureté de son temps. Car il revint à Albert Camus de rappeler jour après jour les valeurs qui redonnent sa dignité à un pays vaincu. Il

en 2000 à l'analyse d'une partie de ce corpus épistolaire. « Le rapport argent/religion, argent/écriture », note avec à-propos Jean-Noël Dion, le maître d'œuvre de l'édition, « est sans cesse présent dans ses lettres ; l'auteure marchande, quémante, affronte, exerce des pressions pour des faveurs à obtenir ou pour réclamer son dû ». « I want money », dit-elle carrément à un correspondant en 1917. Les qualités susmentionnées ne disparaissent pas pour autant, mais au fil des ans s'ajoute en clair-obscur l'image d'une femme âpre au gain, autoritaire, « tranchante », parfois « insolente », dont la déférence auprès des personnalités politiques, littéraires et religieuses auxquelles elle ne craint pas de s'adresser fait parfois rapidement place aux demandes exigeantes, aux reproches sévères, aux plaintes « confidentielle[s] », aux



fut de ceux qui cheminèrent de la résistance à la libération en gardant la volonté rivée à ce qui devait être fait. Le travail minutieux et chaleureux de Jacqueline Lévi-Valensi ressuscite la voix du journaliste dans ce qu'elle eut d'unique : sa clarté, son éthique.

Comme il se doit, les textes où Albert Camus parle de morale retiennent l'attention. Il exige de l'homme qu'il connaisse sa voie et qu'il s'y tienne, qu'il se conduise proprement, qu'il parle net. Quand la France torture, Albert Camus, cinquante ans avant que la France s'en confesse, dit à haute voix qu'il s'agit d'une infamie. Et il précise que les tortionnaires sont des racistes. Quand survient Hiroshima, il estime que « la civilisation mécanique vient de parvenir à son dernier degré de sauvagerie » et il aspire au jour où les nations, petites ou puissantes, jouiront de droits comparables.

Cette élévation de pensée obtient sa récompense en ce qu'elle autorise Albert Camus à prophétiser avec une fascinante justesse. Dès la création de l'ONU, il voit que le droit de veto est une négation de la démocratie et prédit que l'humanité en souffrira. Quand, cependant, il se trompe, comme dans son débat avec François Mauriac au sujet de l'élimination des *collabos*, la même

droiture le conduit à reconnaître sur la place publique que « M. Mauriac eut raison ».

Par un louable mimétisme, Jacqueline Lévi-Valensi évalue avec la même rigueur la probabilité que tel texte non signé soit ou ne soit pas de la main du célèbre écrivain. Elle rend son dû à l'auteur et rien de plus. Du beau travail qui garde sa pleine pertinence à du grand journalisme.

Laurent Laplante

Mark A. Burch
LA VOIE
DE LA SIMPLICITÉ
POUR SOI
ET POUR LA PLANÈTE
Trad. de l'anglais
Par Geneviève Boulanger
et Françoise Forest
Écosociété, Montréal,
2003, 237 p. ; 22 \$

Le message de Mark A. Burch est clair : « Notre temps et notre énergie sont limités. Nous devons tous et toutes décider dans quelle mesure nous voulons les investir dans nos relations plutôt que dans l'acquisition, l'entretien et la protection de biens matériels ». S'il nous faut oublier l'illustration *new age* de la couverture et le ton quelque peu pédagogique du conférencier et professeur pour apprécier à sa juste et simple valeur le bon sens de cet appel, il a le mérite de parler à la personne que je

suis, prisonnière d'une vie qui ne me ressemble pas : travail, besoin de compensation, fatigue, insomnie ; et tous ces matins froids où l'on remet son propre enfant dans des mains étrangères pour lui donner ce qu'il y a de meilleur...

Selon plusieurs études citées par l'auteur, les Américains considéreraient la famille et l'amitié plus importantes que le confort matériel. Mais leur angoisse face à l'avenir indéterminé prend le pas sur le besoin de rapprochement avec les leurs, qui est toujours remis à plus tard et dans un lieu de plénitude. Cette projection leur semble inéluctable, comme si l'humain était un animal voué à satisfaire d'abord ses désirs : acquérir un nouveau territoire, accumuler des réserves. Et si cet état de manque masquait en fait un désir d'être, maintenant, le désir de sentir chaque seconde le traverser ? La consommation contribue à renforcer cette confusion, à nous éloigner de notre identité en somme, que nous avons peur de perdre à chaque instant parce qu'elle est provisoire. C'est sur cette insécurité que se fondent les compagnies de marketing. Vouloir plus, toujours plus que manger, dormir, se loger, vivre selon sa conception de la dignité humaine, poursuivre cette œuvre toute person-

nelle qui dort au fond de soi ? Au nom de quel aveuglement ?

La simplicité volontaire est une mode, soit. Oui, une mode de riches puisque, évidemment, la simplicité, quand on ne mange pas à sa faim, est bien involontaire. La remise en question du contrôle des ressources de la planète en fonction de la surconsommation permettrait de desserrer l'étau des producteurs de pays en « voie de développement » ; ceux-ci pourront peut-être se nourrir des fruits de leur terre au lieu de se faire exploiter à mort par cette machine à produire des désirs polluants qu'est devenue l'Amérique du Nord. Nous sommes cette Amérique.

Judy Quinn

Luciano De Crescenzo
LES GRANDS
PHILOSOPHES
DU MOYEN ÂGE
Trad. de l'italien
par Jean-Michel Gardair
De Fallois, Paris, 2003,
168 p. ; 32,95 \$

En un survol exploratoire de dix siècles de pensée, de la conversion de Constantin, en 312, à la naissance de l'humanisme, Luciano De Crescenzo se propose ici de dresser un panorama des grands moments de la philosophie médiévale. Il faut préciser que le traitement est plutôt superficiel, et que l'accent est mis sur quelques particularités significatives des personnages qui ont marqué l'histoire plutôt que sur le contenu des systèmes de pensée. Le ton est généralement humoristique, les simplifications sont parfois courtes. Cela en fait un livre facile et agréable à lire, parfois drôle, mais d'une légèreté un peu déconcertante, comme si l'auteur ne prenait pas vraiment au sérieux les auteurs qu'il nous présente. À larges traits,



L'ouvrage brosse aussi le portrait religieux de l'époque, mais il n'y a une fois de plus rien là que de l'à peu près. De ce rapide bilan, le lecteur retiendra surtout des noms et des idées générales, sans en acquérir un réel enrichissement intellectuel. En somme, un livre tout à fait dans l'esprit du temps.

Jean-Claude Dussault

Thierry Hentsch
RACONTER ET MOURIR
AUX SOURCES NARRATIVES
DE L'IMAGINAIRE OCCIDENTAL
Presses de l'Université de
Montréal, Montréal, 2002,
431 p. ; 29,95 \$

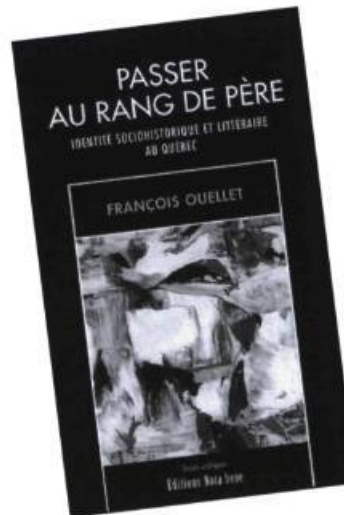
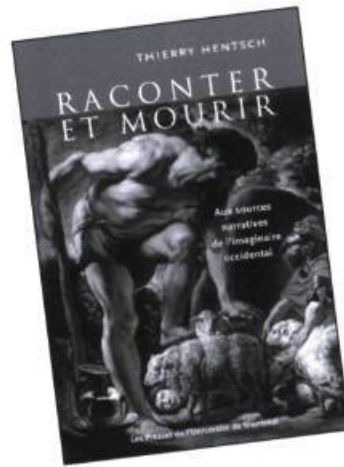
Carrefour de lecture, d'interprétation et de réflexion que ce livre vivant au titre simple et magnifique. Le destinataire : une « conscience menacée », la nôtre, occidentale. Menacée par quoi ? Par un oubli tragique nuisant gravement à la perpétuation de ce qu'il y a d'humain en l'espèce humaine : le lien irrefragable entre la vie, la mort et la vérité. Où cette conscience gît-elle ? Dans les grands textes qui portent l'histoire, laquelle peut se lire à partir d'eux puisqu'ils constituent une inépuisable source de signes. Raconter, c'est, pour une culture, un sujet, se survivre et accéder, selon Thierry Hentsch, à une forme d'immortalité, ce que démontre notre fabuleux « patrimoine narratif ».

Si l'on se place dans cette perspective, comment expliquer que nous en soyons venus à opérer une sauvage dénégation de la mort ?

D'où nous vient cette peur morbide, d'autant plus que, comme le souligne Thierry Hentsch, l'Occident, malgré son identification à la découverte, s'est inscrit, par son nom (le couchant), dans l'horizon de la mort. C'est entre autres à cette question que tente de répondre l'auteur en se penchant sur les textes canoniques de notre tradition avec, comme toile de fond, l'inévitable débat, posé par le récit (et par la topo-logique de la fiction), entre mythologie et philosophie. Nous voici donc conviés à un troublant voyage (semblable à celui que proposait Erich Auerbach dans *Mimesis*) nous conduisant de *L'épopée de Gilgamesh* à l'épopée cartésienne, en attendant que le second tome nous reprenne au milieu du XVII^e pour nous conduire jusqu'au XX^e siècle. Les escales enchantent : Homère, la Torah, Hésiode, Chrétien de Troyes, Rabelais et Shakespeare, pour n'en nommer que quelques-unes. S'agissant de l'Évangile, une question insoluble, et combien féconde, porte la réflexion : l'histoire du Christ peut-elle être reçue comme un mythe ? Mieux : cette pro-position de lecture a-t-elle un sens ?

Contrairement à ce que colportent les adorateurs du virtuel, on voit que le récit n'est pas mort et que la volonté de durer prend de nouvelles formes, parfois incroyables, dont les âmes nous sont encore difficilement reconnaissables. À l'ère de l'humain jetable, comment tenir sans nostalgie le pas gagné de la vie ?

Michel Peterson



François Ouellet
PASSER
AU RANG DE PÈRE
IDENTITÉ
SOCIOHISTORIQUE
ET LITTÉRAIRE AU QUÉBEC
Nota bene, Québec, 2002,
156 p. ; 20,95 \$

Tout serait donc lié, littérature et vie politique, société et sacré. Pas plus que le Québec ne se rend à lui-même l'hommage de la souveraineté, le romancier d'ici ne quitte son statut de fils. L'écriture deviendrait même la compensation à l'échelle individuelle d'une impuissance collective. « Le lien du destin littéraire à celui du pays est patent. »

François Ouellet, face au défi de donner de l'expansion et de la plausibilité à l'immense métaphore du père, cherche et trouve des muni-

tions aussi bien dans les intuitions de Freud et de Jacques Lacan que dans les lumineux essais de Fernand Dumont et de Pierre Vadeboncœur, les œuvres romanesques de Louis Hamelin et d'Hubert Aquin et les analyses de Gilles Marcotte et de Jean Baudrillard. Le manie-ment des sources est ingénieux, éclairant, presque constamment probant.

Passer au rang de père, ce serait contester les figures verticales, leur donner la mort, vaincre la culpabilité, mais ce serait aussi prendre leur place et assumer leur rôle, se savoir capable de les remplacer et oser en conséquence. Le Québec ne va jamais jusqu'au bout de la course : il élimine la foi religieuse, mais il se dispense ensuite de tout Ineffable et laisse le ciel vacant. Or, dirait Pierre Vadeboncœur plusieurs fois cité par l'auteur, que gagne-t-on si la masse est « devenue maîtresse du centre, alors qu'il n'y a plus de centre ? » Pendant ce temps, l'écrivain québécois ne parvient que rarement à créer des figures de pères convaincantes. Même la récente séduction du Nord ne libère pas nécessairement les fils.

Ramenée à ses articulations essentielles, la métaphore de François Ouellet est englobante et cruelle : « [...] il fut un temps où l'on 'pratique' le père avec foi. Puis un temps où ce fut sans croyance. Puis un temps sans père et sans croyance. Enfin, c'est le temps qui finira par faire défaut ». On peut réclamer des nuances, ne pas admettre que la posture de fils rende la littérature surabondante et expiatoire, on n'échappera pas aisément aux questions de l'auteur.

Le texte aurait pu se passer de fautes d'orthographe (voir p. 38).

Laurent Laplante

Janie Pélabay
CHARLES TAYLOR,
PENSEUR
DE LA PLURALITÉ
 Presses
 de l'Université Laval,
 Québec/L'Harmattan,
 Paris, 2002, 424 p. ; 35 \$

L'une des questions cruciales à laquelle est confrontée la modernité politique porte sur le problème des différences culturelles et de la reconnaissance qu'il convient de leur accorder. Comme le rappelle Janie Pélabay, les conceptions de l'identité et de la différence culturelles est loin d'être uniforme. Pourtant, une même valorisation de la différence est à l'œuvre dans de nombreuses sociétés démocratiques libérales : les politiques de « discrimination positive » en Amérique du Nord, les revendications en faveur des langues régionales en Europe, mais aussi, dans un autre ordre d'idées, les débats autour du statut des couples homosexuels en sont des exemples probants.

Or, demander à l'État de légitimer les droits de certains en vertu de particularismes communautaires ne peut-il pas entraîner une remise en cause de la neutralité de la fonction étatique ? Un autre risque, que certaines décisions judiciaires récentes ont mis au jour, est l'incapacité de faire valoir un droit unique au nom du relativisme culturel : « La problématique éthique, rappelle Janie Pélabay, revient à chercher le référent moral qui permettra de faire dialoguer les cultures dans leur pluralité axiologique, sans pour autant se résoudre à l'incapacité de juger ».

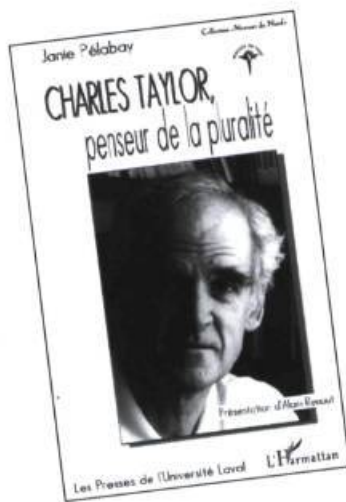
L'intérêt et l'originalité de la position de Charles Taylor est justement de promouvoir un multiculturalisme qui fédère les citoyens par-delà les clivages culturels. « Charles Taylor, écrit l'auteur, défend une vision communautaire du politique où participation et engagement seraient collectivement valorisés et où les différentes communautés culturelles accéderaient à une reconnaissance publique de leurs particularismes et de leurs différentes conceptions du bien. »

Sylvain Brehm

Lucie Joubert
L'HUMOUR DU SEXE
LE RIRE DES FILLES
 Triptyque, Montréal, 2002,
 191 p. ; 19 \$

Professeure de littérature québécoise à l'Université Queen's, Lucie Joubert est en outre la directrice du CLEF, ou Comment l'Esprit vint aux Femmes... Le titre de ce groupe de recherche sur les formes humoristiques de l'écriture au féminin en dit long sur l'intention. Tout comme l'essai dont il est question et qui se propose de cerner très sérieusement « les enjeux de la présence des femmes en humour ». Il faut dire que les clichés sont légion, poncifs selon lesquels une femme doit être belle et se taire tandis que celles qui font de l'humour n'ont vraiment, les pauvres, rien d'autre pour elles ! Quant aux humoristes reconnues, il semble qu'elles n'auraient guère intérêt à être par surcroît séductrices...

Lucie Joubert s'emploie donc à dissiper les malen-



Alors, deux poids, deux mesures, ici comme ailleurs ? « On est loin du jour où ne subsistera qu'un humour universel qui aura réussi à annuler les différences. On est loin du moment où, consciemment ou non, notre esprit aura cessé d'appliquer le double standard à la parole des femmes et qu'il entendra un texte asexué. Et c'est tant mieux. »

Armelle Datin



Jean Monbourquette
DE L'ESTIME DE SOI
À L'ESTIME DU SOI
DE LA PSYCHOLOGIE
À LA SPIRITUALITÉ
 Novalis, Ottawa, 2002,
 224 p. ; 22,95 \$

L'estime de soi est une notion très en vogue dans nos sociétés. Psychologues, sociologues et même consultants en reconnaissent et en recommandent les vertus aux parents (pour les enfants), aux enseignants (pour les élèves) et même aux patrons (pour les employés).

Quant au Soi (avec une majuscule), non seulement il est négligé à notre époque, mais son existence est même carrément niée dans certains cercles. Ainsi nommé et formellement défini par Carl Jung, le Soi renvoie pourtant à une notion universelle, qu'on appelle parfois « le cœur », que l'on peut assimiler en partie à « l'inconscient », que d'autres appellent « l'âme », et que Carl Jung lui-même qualifiait d'*imago Dei* (image de Dieu).

Malgré l'importance qu'on lui accorde aujourd'hui, l'estime de soi demeure suspecte en vertu d'une certaine tradition religieuse encore très présente. Or, il ne faut pas confondre humilité et humiliation, amour de soi et orgueil. Jean Monbourquette, prêtre et psychologue, s'atta-



che donc dans un premier temps à expliquer l'importance de l'estime de soi, compris sainement, pour accéder à l'estime du Soi.

Difficile à saisir, le Soi se révèle néanmoins par les rêves, l'intuition, les fantasmes, voire les comportements irrationnels ou compulsifs. La relation entre le Soi et l'ego (le soi), telle que décrite par Jean Monbourquette, est à la fois très claire et très inspirante. Tandis que l'ego a peur de mourir, le Soi procure un sentiment d'éternité, de plénitude et d'harmonie. Tandis que l'ego se bâtit par la force de la volonté, le Soi se découvre par l'abandon et la confiance. Le lien avec le Soi donne un sens (à la fois subjectif et universel) à la vie, alors que l'absence de ce lien laisse un sentiment de vide.

Si la première partie de l'ouvrage, sur l'estime de soi, n'apporte rien de nouveau, la seconde, sur l'estime du Soi, est remarquable ; son propos s'avérera utile à quiconque se sent mûr pour une telle lecture. Le tout est écrit dans une langue très accessible.

François Lavallée

**Albert Jacquard
DIEU ?**

**Stock/Bayard, Paris, 2003,
143 p. ; 19,95 \$**

Quand on assiste à la messe, il y a un moment incontournable où on réaffirme sa foi, celui du « Credo ». Dans cette prière adoptée par le concile de Nicée en 325, sont contenus les enseignements de l'Église catholique romaine.

Quand Albert Jacquard était enfant, on lui a enseigné le Credo. Ses parents, tout

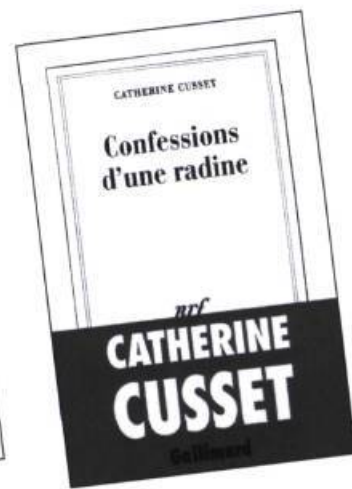
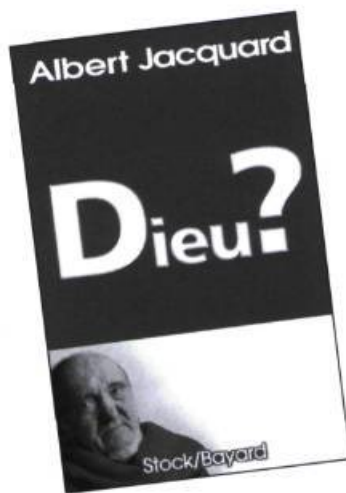
comme les curés, lui ont appris qu'il n'y avait qu'un Dieu, qu'il avait créé le ciel et la terre, qu'il avait un fils unique, Jésus-Christ, qui était né de la Vierge Marie, mais avait été conçu par l'entremise du Saint-Esprit, etc.

L'enfant a cru ce que lui disaient les grands, parce que c'était normal. Mais un jour, l'âge du doute est venu. Avec lui, le brillant esprit du scientifique que l'on connaît aujourd'hui s'est développé. Les questions ont surgi, nombreuses, animées par l'esprit du vingtième siècle qui, au dire d'Albert Jacquard, « a renouvelé le regard de la science sur le monde ».

Ce siècle a permis aux humains de communiquer avec facilité, d'échanger des idées. Ces rapprochements demandent une ouverture d'esprit différente, des projets partagés et orchestrés par un plus grand nombre de gens. Tout est à repenser pour le bien de l'humanité et de la planète. Comment trouver la voie à suivre ? Quelle orientation donner à l'avenir du monde ?

De tous temps, les religions ont orienté les pensées et guidé les agissements. Avant de savoir quelles orientations prendre pour un avenir meilleur, il est donc logique de regarder de quoi l'homme s'est nourri jusqu'à maintenant.

C'est donc sur le catholicisme, sa propre religion, que revient Albert Jacquard. Le Credo étant la formule où l'on proclame ce à quoi l'on croit, il serait logique qu'on comprenne de quoi l'on parle. Hors, il se trouve que le Credo est le lieu de toutes les



affirmations impossibles à vérifier. C'est pourquoi Albert Jacquard le reprend, mot à mot, et en fait une lecture où les lumières de la science actuelle se substituent à celle de la foi.

Que dit le Credo ? En quels termes ? En comprend-on le sens ? Si oui, véhicule-t-il le message d'amour du Christ ? Si non, pourquoi continuer de le réciter ? Où cela mène-t-il ? Si l'homme et la science ont évolué, pourquoi la religion ne le fait-elle pas ? Ne serait-il pas temps de changer le discours, d'en rafraîchir les termes ?

Un ouvrage qui redonne foi en l'humanité.

Réjeanne Larouche

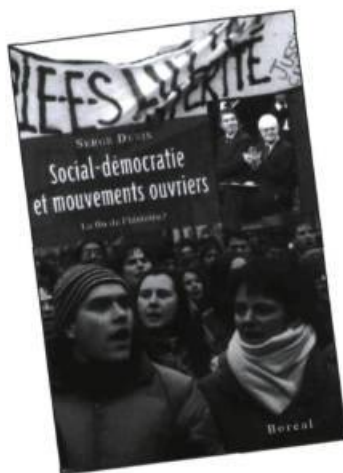
**Catherine Cusset
CONFESSION
D'UNE RADINE
Gallimard, Paris, 2003,
140 p. ; 14,95 \$**

Je suis peut-être un peu vieux jeu, mais je suis encore un tantinet décontenancée par l'impudeur de certaines auteures, Cusset et autres Angot. Comme un examen attentif de la page de couverture le révèle, *Confessions d'une radine* n'est en effet pas un « roman », ni même un « récit ». Juste des confessions. Et il n'y a pas de quoi être fière...

Catherine Cusset nous confie comment elle volait enfant – pas pour le frisson, simplement pour avoir des choses gratuites. Comment le calcul, la mesquinerie et la petitesse lui ont de toute éternité pourri la vie et pollué les relations interpersonnelles. « Je suis radine mais j'aimerais ne pas l'être. La première victime de ma radinerie, c'est moi », avoue-t-elle. On la comprend ; finalement, elle ne vit qu'à moitié et, à l'orée de la trentaine, ça commence visiblement à lui peser : « Récemment je me suis aperçue que j'aurais aimée être née cigale ».

Et puis ? Tant de pusillanimité sur la place publique, c'est démoralisant. Déprimante aussi, la pingrerie d'une plume parfois à la limite de l'incorrection. Et pourtant... je l'ai lu de bout en bout, ce fichu livre, avec une sorte de plaisir morbide, en plus. Voyeuse, moi ? Avant cela, j'aurais dit non ; et finalement, oui, mais c'est la faute des plumitifs exhibitionnistes qui se montrent exprès sous leur plus mauvais jour pour qu'au choix, soit on se reconnaisse en eux, soit on ait la sordide satisfaction de se dire qu'après tout, on est bien mieux que « ça »...

Quoi qu'il en soit, on ne peut qu'espérer que ses



confessions auront un peu aidé Catherine Cusset à devenir cigale ; en tout cas, elle en aura les moyens, avec tous les naïfs qui, comme moi, s'y laisseront prendre et ne dédaigneront pas une petite distraction à... dix cents la page.

Isabelle Collombat

Serge Denis
SOCIAL-DÉMOCRATIE
ET MOUVEMENTS
OUVRIERS
LA FIN DE L'HISTOIRE ?
 Boréal, Montréal, 2003,
 226 p. ; 24,95 \$

À l'origine, la social-démocratie (SD) représenta l'élément central de la formation du mouvement ouvrier et de son action politique. Suivant la période d'après-guerre, elle demeurait le véhicule des aspirations pour le changement social et des luttes pour la transformation du capitalisme. Après avoir nourri et canalisé ces idéaux au cours des mobilisations des années 1960, 1970 et 1980 dans le sillage de leur accession ou participation au pouvoir, les partis de la SD furent incapables de répondre aux espoirs qu'ils suscitèrent. En place, la SD prit en charge la gestion de l'austérité capitaliste puis se fit le relais, parfois discret, des politiques économiques du néolibé-

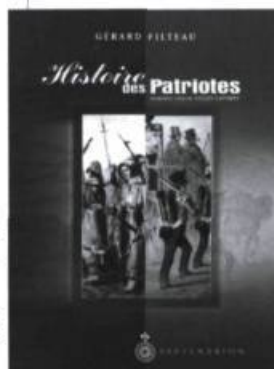
ralisme. Voilà maintenant que l'on parle de « troisième voie » ou de « nouveau centre ». Plus de référence à la classe des travailleurs ni à ses luttes. En fait, la SD n'est plus le lieu d'une référence identitaire pour la masse des salariés. C'est l'aboutissement de cette trajectoire que Serge Denis analyse avec finesse, combinant des éléments d'histoire à une intéressante discussion sur les déterminations du phénomène social-démocrate et les outils conceptuels de sa compréhension.

En abandonnant sa fonction historique d'origine, la SD entreprenait un changement de nature en regard des intérêts auxquels elle s'identifiait depuis sa genèse, argumente l'auteur. Cet « épuisement programmatique », qui aujourd'hui débouche vers un nouveau positionnement idéologique, se traduit par une « disjonction » entre les choix et orientations politiques de la SD et les attentes relatives à ses bases sociales historiques. Les tensions et ruptures que cela devait entraîner trouveront leur correspondance dans la volatilité de l'électorat. Fait remarquable lié directement à cette crise de représentation selon l'auteur, c'est l'essor, observé en France et en Italie depuis la fin des années 1980, de nouvelles formes d'organisation dans les conflits sociaux, les fameuses « coordinations ». C'est en dehors du cadre organisationnel de la SD et des appareils syndicaux de même qu'en opposition à ses choix politiques que ces luttes de salariés et de secteurs sociaux, généralement associés à la SD, expriment plus clairement et radicalement des revendications et des aspirations contribuant à façonner une identité de classe dans l'action politique autonome.

Daniel Dompierre



L'histoire au Septentrion



664 pages, illustré, 34,95 \$

Gérard Filteau Histoire des Patriotes

Introduction
de Gilles Laporte

Plusieurs centaines d'essais et d'articles ont été consacrés aux Patriotes. Il n'existe toutefois qu'une seule véritable synthèse, « un seul récit complet et substantiel [...] qui en outre a le mérite d'être efficace sur le plan de la forme et rigoureux sur celui de l'information » (Gilles Laporte).



184 pages, 19,95 \$

Laurent Dubé Le Printemps français ou de la naissance des mots

Les mots les plus usuels recèlent un sens caché souvent étonnant. La découverte du sens premier des mots peut devenir un jeu. Laurent Dubé s'y adonne depuis longtemps et nous livre le fruit de ses fouilles sans aucune prétention scientifique.



144 pages, 15 \$

Danielle Dufresne, Émilien Dufresne Calepin d'espoir

À 18 ans, Émilien Dufresne modifie le cours de son existence et se porte volontaire pour combattre dans l'armée canadienne et est fait prisonnier par les Allemands le 7 juin 1944. À 80 ans, plus de soixante ans plus tard et accompagné de sa fille Danielle, il nous transmet des moments émouvants, des réflexions pertinentes, mais surtout ces moments qui lui ont permis de traverser cette épreuve.



432 pages, 35 \$

Louis-Antoine de Bougainville Écrits sur le Canada

Mémoire, Journal, Lettres

Cette édition reprend les Mémoires publiés dans le Rapport de l'archiviste de la Province de Québec pour 1923-1924 et qui sont attribués à Bougainville. On retrouve ensuite une vingtaine de lettres écrites entre mars 1756 et septembre 1759.

SEPTENTRION

www.septentrion.qc.ca

**Normand Lester
LE LIVRE NOIR DU
CANADA ANGLAIS
T.1 et T.2**

**Les Intouchables,
Montréal, 2001 et 2002,
302 p. et 302 p. ;
24,95 \$ chacun**

Après le succès critique et les réimpressions du premier tome du *Livre noir du Canada anglais*, vendu à 50 000 exemplaires (et traduit en anglais), Normand Lester poursuit son réquisitoire en dénonçant le discours raciste provenant du Canada anglais.

Ce second tome du *Livre noir du Canada anglais* porte sur des éléments sombres de l'histoire canadienne : l'esclavage au XIX^e siècle ou encore l'existence durant les années 1920 dans les provinces de l'Ouest d'un Ku Klux Klan canadien-anglais qui visait les Noirs, les juifs et les francophones afin de préserver un Canada blanc et protestant. Il rend compte aussi de l'attitude rébarbative des médias anglophones envers la présence francophone au Canada et particulièrement envers le Québec durant la crise de la conscription, les débats constitutionnels (Lac Meech et Charlottetown) et référendaires (ceux de 1992 et de 1995).

On voudrait bien relativiser le discours de Normand Lester, se dire que la situation n'est peut-être pas aussi invivable, mais les faits sont là, implacables, clairement exposés, preuves et citations à l'appui. La force de cette critique réside en ce qu'elle vise principalement le discours des médias et des politiques. S'il ne s'agissait de

quelques lettres ouvertes provenant d'une poignée de lecteurs partisans dans les colonnes d'opinions, on pourrait à la limite se dire que de tels débordements doivent être tolérés au nom de la liberté d'expression. Mais des quotidiens adoptent une attitude systématiquement hostile à l'égard des francophones ; nous sommes face à un discours orienté, fortement idéologique, dont il faut dénoncer le parti-pris, ce que réussit Normand Lester. Pour beaucoup de Canadiens anglais et d'étrangers, ces journaux constituent la seule référence sur le Canada et le Québec.

On n'avait pas assisté à une telle dénonciation des attaques contre le Québec depuis *Le tricheur* de Jean-François Lisée.

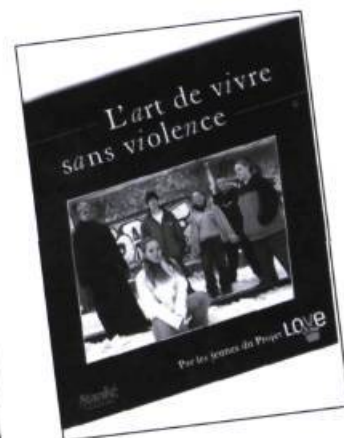
Yves Laberge

**Collectif
L'ART DE VIVRE
SANS VIOLENCE**

**Stanké, Outremont, 2002,
85 p. ; 19,95 \$**

En 1993, vingt ans après l'assassinat de son mari par un adolescent, Twinkle Rudberg fonde le projet LOVE, un organisme de prévention de la violence. Son but est d'aider les « jeunes en difficulté à réorienter leurs vies et à changer leur comportement » en leur proposant des moyens de s'exprimer. *L'art de vivre sans violence* est un recueil de textes et de photographies réalisé entièrement par les participants à ce projet, âgés de 13 à 18 ans.

Dans l'introduction, on



précise que l'ouvrage contient quelques maladroites stylistiques, mais les lieux communs et les répétitions ont très peu d'importance : on se laisse plutôt surprendre par la maturité de ces jeunes, par la tolérance qu'ils expriment et que, avec raison, ils exigent. Il est troublant de voir à quel point le désir d'être protégé, aimé, mais surtout écouté et compris, colore les textes. Les adultes oublient trop souvent la fragilité de la jeunesse : ce recueil réussit, très rapidement, à nous la rappeler.

Les thèmes abordés (ou parfois seulement effleurés) sont fort nombreux : taxage, gangs de rue, manque de compréhension et de solidarité entre les gens, alcoolisme, amitié, manipulation, abus de confiance, solitude, viol, drogue, perte d'un parent ou d'un ami... Les réflexions que partagent avec nous les adolescents sont touchantes. Parlant du masque qu'elle porte, une fille anonyme de 14 ans affirme : « Et à force de me cacher, je disparus complètement ! » Ailleurs, Stéphanie Dubois, 15 ans, raconte les sentiments qu'elle et son ami Haïtien ont éprouvés quand, après avoir été longuement observés, ils ont entendu une femme constater : « Regarde donc ça, ça n'a même pas 15 ans pis ça s'embarque avec ÇA ». Le

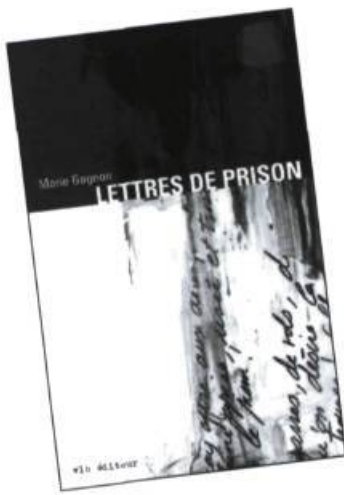
poème « Je comprends pas » (auteure anonyme, 17 ans) décrit une arrestation et ses conséquences : « Non, je ne voulais pas me déshabiller / Je ne voulais pas me faire tripoter / J'étais soumise en jeans et camisole / Mais ça ne vous a pas dérangés / Pas même une carte d'identité, pas d'objets volés / Mais vous l'avez quand même fait crever mon bébé, quand vous avez sauté sur mon ventre ».

Les textes sont accompagnés de photographies de très bonne qualité qui captent tantôt un moment de désespoir, tantôt une chambre en désordre, tantôt des corps en mouvement. Le projet LOVE est louable, le recueil *L'art de vivre sans violence* émouvant, désarmant.

Radmila Zivkovic

**Marie Gagnon
LETTRES DE PRISON
VLB, Montréal, 2002,
188 p. ; 21,95 \$**

Les *Lettres de prison* de Marie Gagnon oscillent entre le désespoir d'une vie de prisonnière et la récrimination contre les attentats à l'être profond des détenues. J'ai rencontré l'auteure à l'occasion du lancement de son premier livre, *Bienvenue dans mon cauchemar*, alors qu'elle venait tout juste d'être



libérée après quelques mois d'incarcération pour délits mineurs. J'avais été impressionné par son enthousiasme, sa candeur et sa franchise. Elle avait l'air de vouloir mordre dans la vie. Hélas, deux ans plus tard, elle se retrouve à la Maison Tanguay pour les mêmes méfaits. « Je suis une forte tête », écrit-elle. « Je suis révolte, passion, violence et luxure », ajoute-t-elle avec défi et fierté.

Plutôt que ce qu'elle appelle « le mensonge » de la transition carcérale, elle a choisi la prison ferme et, occasionnellement, l'isolement du « trou », le seul endroit qui l'assure d'une véritable tranquillité ; elle fera donc ses deux ans de prison au pénitencier de Joliette, appelé ironiquement le « Club Fed ». Le pire pour elle, confie-t-elle, c'est le harcèlement psychologique dont sont victimes les détenues qu'on considère comme des malades alors qu'elles ne sont que des délinquantes. Elle demande à grands cris qu'on lui foute la paix et qu'on respecte ce qu'elle est au lieu d'agresser subtilement ce qu'elle a de plus intime.

Sur un ton parfois léger et même drôle, parfois pathétique, dans ses lettres à des amis du monde littéraire, elle se confie, se plaint ou évoque ses projets d'écriture. Tout

cela, en direct pourrait-on dire, dans de courtes notes d'une fraîcheur surprenante, avec quelques échappées poétiques fulgurantes, parce que, comme elle le dit elle-même, « sa contrée c'est l'écriture ; son village les mots ». On ne peut que lui souhaiter de réaliser enfin à l'air libre son grand rêve.

Jean-Claude Dussault

Patrick Declerck
LES NAUFRAGÉS
AVEC LES CLOCHARDS
DE PARIS
Pocket, Paris, 2003,
458 p. ; 14,95 \$

Si ce n'était de la gravité du sujet, on oserait dire que la lecture des *Naufragés* réserve un rare bonheur à ceux qui s'aventureront ainsi du côté de la grande marginalité. Bonheur qui tient autant à la hauteur de vue de l'auteur qu'à la qualité du regard qu'il porte sur le monde des exclus. Surtout, le lecteur sera emporté par le style de Patrick Declerck – brisé, cassé, elliptique – à l'image de ces vies fracassées qui constituent la matière de ce livre.

On se rappellera que la collection « Terre humaine » aborde la représentation des sociétés selon le procédé de la vérité intériorisée, du témoignage au « je ». Ici,

il s'agit d'un témoignage sur une pratique psychanalytique de plus de 15 ans auprès d'hommes et de femmes qui ont pris le chemin de l'extrême désocialisation.

Patrick Declerck, philosophe de formation, docteur en anthropologie et psychanalyste, en esquisse l'archétype à travers quelques cas cliniques, raconte leurs rituels d'errance et, surtout, apporte un témoignage critique sur la réponse de la société à ces états de marginalité extrêmes. Dans une seconde partie, plus brève, plus théorique et beaucoup plus ardue pour le non-initié, l'analyste discute des limites de l'approche analytique pour dénouer l'impasse de ces vies « désertifiées ».

Ici pas de dénonciation à l'emporte-pièce, pas d'apitoiement ni de sensiblerie. Parlant de ses patients, Patrick Declerck ne cache rien de la répulsion que lui inspirent leur violence, leur racisme et leur cruauté. Il les soigne à « hauteur d'homme », sans s'en faire une mission. « Il est nécessaire pour se préserver de la corruption de la maladie humaine, de demeurer à distance, à une certaine hauteur des autres, comme de soi-même », dit-il non seulement de sa pratique mais de l'attitude qu'il convient de prendre dans la vie de tous les jours.

Patrick Declerck est profondément pessimiste (de nombreuses citations de Nietzsche et de Schopenhauer parsèment son récit). Ce natif du plat pays constate, au terme de ses années de consultation, son (notre) incapacité intrinsèque à rejoindre ces humains situés au-delà de toute compréhension. « J'en ai soulagé quelques-uns, je n'en ai guéri aucun » conclura-t-il. Terrible constat.

Yvon Poulin

Joseph Heath
LA SOCIÉTÉ EFFICIENTE
Trad. de l'anglais
par Jean Chapdelaine
Gagnon
Presses de l'Université
de Montréal, Montréal,
2002, 431 p. ; 24,95 \$

Moitié par désir d'être lu, moitié à cause d'un humour qui ne se démentira pas, Joseph Heath assortit le titre de son analyse d'un sous-titre aguichant : « Pourquoi fait-il si bon vivre au Canada ? » Tous, du coup, auront compris qu'il sera question du classement international qu'obtient régulièrement le Canada au chapitre des « plusses beaux pays du monde ». De fait, l'auteur attache du prix à cet honneur, mais on déformerait sa pensée si on y voyait l'apologie sans nuance de toutes les performances canadiennes ou du libéralisme déchaîné.

Ce qui séduit Joseph Heath, c'est l'aptitude canadienne à préférer les résultats aux idéologies. Si une formule s'avère efficiente, le Canada s'en sert. Il en résulterait des retombées dont se privent ceux qui, comme les États-Unis, s'enferment dans des théories dont ils n'évaluent pas les effets et qu'ils ne remettent donc pas en question. Le Canada, par exemple, ne considère pas l'État-providence en matière de santé comme un mythe coûteux et anachronique et il s'en trouve bien. Le Canada s'abstient donc d'adorer la privatisation tout azimut et de toujours préférer la performance du promoteur à celle du fonctionnaire. Lui, il juge aux résultats et Joseph Heath l'en félicite.

La force et la faiblesse de l'ouvrage se situent en un seul lieu : l'analyse des situations concrètes. Excellent pédagogue, Joseph Heath

présente de fascinants et troublants exemples. Qu'un pays interdise tout dépassement aux poids lourds sur la majeure partie de son territoire, et que cela accélère la circulation, on en sera émerveillé. La contrepartie, ce sera que l'auteur, toujours à l'affût de résultats tangibles, ne soit pas toujours assez familier avec une culture particulière pour bien interpréter ses choix et leurs résultats. Certaines de ses évaluations sur le Québec en deviennent fragiles. La thèse, néanmoins, stimule aussi bien l'esprit critique que l'optimisme.

Laurent Laplante

Dominique Wolton
L'AUTRE
MONDIALISATION
 Flammarion, Paris, 2003,
 211 p. ; 35,95 \$

Inéluctable mondialisation, devenue pour certains une panacée et pour d'autres le synonyme d'un destin défavorable. Perplexe, le sociologue français Dominique Wolton s'interroge sur cette nouvelle idéologie, conscient que la mondialisation technique, économique, médiatique, cache en réalité une autre tendance, une autre problématique identitaire, touchant davantage des préoccupations culturelles.

« S'il n'y a pas d'opinion publique mondiale, il y a en revanche des cultures », rappelle Dominique Wolton. Le rapprochement apparent des peuples, rendu possible par les nouvelles technologies et l'Internet, ne mettrait en évidence que la disparité des cultures et des civilisations. Or, on s'est trop peu attardé aux dimensions culturelles de la mondialisation.

L'auteur introduit un concept novateur et positif, celui d'« identité culturelle collective », qu'il considère comme un fait politique plutôt que simplement social. L'identité culturelle collective réunirait une majorité de personnes partageant les mêmes identités culturelles individuelles, sans pour autant se fondre globalement dans une forme de nationalisme.

Dans *L'autre mondialisation*, Dominique Wolton

critique le nivellement ambiant et même cette vision de la diversité culturelle telle que promue par l'UNESCO, qui au lieu d'être un lieu de débats, est une façade lénifiante qui offre un portrait idéalisé et fade d'une hypothétique harmonie des peuples. Dans les derniers chapitres, l'auteur prône une Europe multiculturelle, et cite l'exemple de la France, déjà largement multiraciale par ses DOM-TOM*, ses départements et territoires d'outre-mer (comme les îles de Saint-Pierre et Miquelon, la Guadeloupe, la Martinique, la Réunion).

Pour son dix-septième livre, l'auteur de *Penser la communication* (1997) propose une vision vivifiante, très claire et somme toute assez optimiste de la mondialisation.

Yves Laberge

*Départements et territoires outre-mer.

LE DEVOIR



Présent sur toutes
 les scènes culturelles

Abonnements : (514) 985-3355 1 800 463-7559